

Surface réfléchissante
Nager en surface

Catherine Cyr

Number 124 (3), 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24060ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cyr, C. (2007). Review of [Surface réfléchissante : *Nager en surface*]. *Jeu*, (124), 13–16.

Surface réfléchissante

BARB — [...] J'ai comme une sorte de sentiment de désespoir. Mais là je me dis : Peut-être que c'est comme l'aérobic aquatique pis que ça va faire mal au début mais qu'après je vas m'habituer¹.

Inspirée par les moines bouddhistes « qui possèdent seulement huit affaires », Barb, une infirmière sujette aux lubies spirituelles, choisit de se défaire de ses possessions matérielles. Accablé par « l'insoutenable légèreté de l'ordinaire² », le personnage cherche à fuir sa vacuité intérieure en faisant (maladroitement) le vide autour de lui. Comme elle, les cinq autres protagonistes de *Nager en surface*, se noyant dans un babil incessant, tentent d'échapper au tragique quotidien en esquivant par l'ironie grinçante toute forme de profondeur, toute forme de rencontre véritable avec soi ou avec l'autre. Cinglante, la pièce livre, malgré son apparente superficialité – ou, plutôt, à travers celle-ci –, le portrait à peine grossi d'une Amérique privilégiée mais paumée, sans rêves ni repères, cherchant une félicité provisoire dans les allées colorées du Costco ou dans les promesses d'une spiritualité à la carte³.

Deuxième opus du « Cycle états-unien » du Théâtre de l'Opsis⁴, la pièce est une sorte d'œuvre-miroir où le spectateur, « Narcisse contemporain », a l'impression tantôt jubilatoire, tantôt navrante ou inquiétante, de se regarder évoluer lui-même sur la scène comme il verrait flotter son reflet à la surface d'une eau quelque peu agitée. En effet, même si l'espace dramatique

Nager en surface

TEXTE DE ADAM BOCK (*SWIMMING IN THE SHALLOWS*);
TRADUCTION : SERGE DENONCOURT, ASSISTÉ DE MARYSE
WARDA. MISE EN SCÈNE : SERGE DENONCOURT, ASSISTÉ
DE SUZANNE CROCKER; SCÉNOGRAPHIE : LOUISE CAMPEAU;
COSTUMES ET ACCESSOIRES : FRANÇOIS BARBEAU; MUSIQUE
ORIGINALE : NICOLAS BASQUE; ÉCLAIRAGES : LUC PRAIRIE;
CONCEPTION VIDÉO : JEAN-FRANÇOIS CAISSY. AVEC ANNICK
BERGERON (BARB), PIERRE BERNARD (NICK), STÉPHANE
BRETON (BOB), PATRICE GODIN (LE REQUIN), ÉLISE
GUILBAULT (CARLA CARLA) ET MARIE-FRANCE LAMBERT
(DONNA). PRODUCTION DU THÉÂTRE DE L'OPDIS, PRÉSENTÉE
À L'ESPACE GO DU 20 FÉVRIER AU 17 MARS 2007.

1. Les extraits sont tirés du texte fourni par le Théâtre de l'Opsis.
2. J'emprunte cette expression aux accents kunderiens à Michel Bélaïr (« Dénoncer l'insoutenable légèreté de l'ordinaire », *Le Devoir*, les samedi 17 et dimanche 18 février 2007).
3. Le vide spirituel qui marque l'époque actuelle est, dans la pièce, signifié par le trop-plein. Ainsi, outre une critique de la dévoration/déviolation culturelle, livrée à travers l'appropriation que fait Barb de la pensée bouddhiste, le texte aborde, sur le mode ironique, le bricolage spirituel et sa marchandisation. En fait foi ce passage concernant la « cérémonie d'engagement » de deux personnages : « DONNA – C'est pas vraiment une prêtre. C'est plutôt quelqu'un qui travaille avec des cristaux pis qui se spécialise dans la bénédiction de cérémonies d'engagement de conjoints de même sexe inspirées de toutes sortes de traditions ethniques : judaïsme, tantrisme balinaï, Thérapie Arc-en-ciel, bouddhisme... »
4. La compagnie a, précédemment, complété un « Cycle Tchekhov » et un « Cycle Oreste ». La première pièce du présent cycle, *Under Construction* de Charles L. Mee, a été présentée l'automne dernier à l'Espace GO dans une mise en scène de Luce Pelletier.

se situe à Twig, Rhode Island, et que certains signes propres à la culture états-unienne nous éloignent de l'univers déployé (je pense, par exemple, à l'importance symbolique du mariage ou encore aux « cérémonies de bénédiction de la maison » qui ne sont pas légion par ici!), il y a beaucoup de nos travers et préoccupations dans ce texte de Adam Bock⁵ : solitude, surconsommation, incommunicabilité, impermanence et fragilité des amours, agitation perpétuelle masquant un sentiment de désarroi, de vanité intérieure. Tout cela fait partie d'un certain *zeitgeist*, un amalgame contemporain d'insatisfaction diffuse et d'inconsistance qui déborde largement le périmètre américain.

Mal-être et mots creux

Par ailleurs, et c'est là la grande force de la pièce, plusieurs stratégies sont empruntées – tant dans le texte que dans la mise en scène – pour éviter l'écueil d'une reproduction platement mimétique de cette réalité. Ainsi, truffant son texte de métaphores et d'éléments surréalistes, l'auteur nous tend un miroir légèrement grossissant, déformant, et crée une sorte de réalité décentrée où le quotidien côtoie l'étrange et l'onirique. Dans une succession tourbillonnante de tableaux plus ou moins longs se rencontrent Barb, dont la crise spirituelle ébranle Bob, son mari, Carla Carla, qui souhaite épouser Donna mais craint l'engagement, et Nick, qui, lassé par les jeux de séduction et les amours de pacotille, s'éprendra d'un « être différent ». Ici, monologues et dialogues crépitent. À travers des échanges qui, bizarrement, ressemblent le plus souvent à un dialogue de sourds, les personnages laissent affleurer leur désarroi... en prenant bien soin de le dissimuler sous le vernis du comique ou de l'ironie. Ainsi, perturbée par son sentiment d'être « possédée par les affaires », Barb dira à Carla Carla :

BARB – L'autre soir au party de Tupperware à Peggy je me suis retrouvée avec 48 nouveaux morceaux à moi toute seule, 48 c'est bon pour 6 moines, c'est la valeur en Tupperware de 6 moines bouddhistes d'une shot en une soirée, Carla Carla.

CARLA CARLA – C'est beaucoup.

Voilà qui est éloquent – mais qui, sous le comique, laisse transparaître un réel malaise.

Ailleurs, Nick, ennuyé par ses amours éphémères avec Rick, Jack ou Jim, désirant goûter à une relation stable, repoussera l'idée du mariage, prétextant que « [c]'est quand même un genre d'engagement ». Seule sa rencontre révélatrice avec un requin Mako, à l'aquarium où travaille Donna, amènera le personnage à se délester de sa carapace de dérision. Ici, bien sûr, l'auteur use d'une métaphore qui, d'abord,



5. L'auteur, né au Canada, vit aux États-Unis. Il a écrit plusieurs pièces dont *Five Flights*, *Drunken City*, *The Thugs*. La production new-yorkaise de *Swimming in the Shallows* a été primée, en 2000, au BATCC (Bay Area Theater Critics Circle) dans trois catégories. Depuis, cette production a fait l'objet de tournées à Los Angeles, San Francisco, Boston, Ithaque, Londres, Key West et Édimbourg. Le Théâtre de l'Opsis est la première compagnie théâtrale à présenter une pièce de l'auteur au Québec.



Nager en surface de Adam Bock, mis en scène par Serge Denoncourt (Théâtre de l'Opis, 2007). Sur la photo : Pierre Bernard (Nick), Annick Bergeron (Barb), Stéphane Breton (Bob), Élise Guilbault (Carla Carla) et Marie-France Lambert (Donna). Photo : Suzane O'Neill.

déstabilise, puis emporte l'adhésion dès lors que l'on comprend que le Requin symbolise l'Autre, celui qui est différent de soi, celui qui fascine, qui attire et effraie tout à la fois. Ainsi, pour peu que cette métaphore mise en corps nous interpelle, la scène de séduction entre Nick et sa créature marine (un ancien « représentant Avon » !), ce requin suave dont le veston Armani laisse dépasser l'aileron, nous apparaîtra comme la scène la plus désarmante, et sans doute la plus belle, de la pièce.

Jouer sans plonger

Si ce requin (solidement campé par Patrice Godin) se fond si aisément dans l'univers scénique proposé, c'est, aussi, qu'il obéit au même type de jeu que le reste de la distribution. Sensible à la superficialité des échanges entre les personnages, le metteur en scène, Serge Denoncourt, a privilégié un jeu désinvesti, non intériorisé, plus préoccupé par un travail sur le rythme et la musicalité des paroles prononcées que sur leur significances ou leurs résonances

sensibles. Le metteur en scène signe également la traduction du texte, laquelle impressionne par la rigueur du travail sur la sonorité des mots de même que par la justesse de l'adaptation des expressions.

Étonnamment, de ce « jeu sans profondeur⁶ » où le geste, le travail vocal, les ruptures de rythme et de ton sont accentués, se dégage peu à peu un malaise, un mal-être qu'on ne cherche pas à rendre visible mais qui pourtant se révèle. Paradoxe d'une émotion qui se livre *in absentia*, qui affleure à travers l'absence. L'effet créé est d'autant plus saisissant. Ainsi, loin du jeu réaliste qui trop souvent sévit sur nos scènes, les acteurs (tous excellents) donnent à voir et à entendre des personnages qui, dans l'outrance, à travers quelques traits grossis mais dessinés avec précision – l'extrême raideur corporelle de Bob, l'effervescence de Barb, la sensualité exacerbée du requin Mako – laissent deviner, sans insister, ce qu'il peut y avoir sous la pointe de l'iceberg. S'il y a un sous-texte dans la pièce – et il y en a un –, celui-ci n'est pas livré prémâché à travers une interprétation s'empêtrant dans plusieurs niveaux de jeu. Au spectateur, donc, de percevoir, dans la fugacité d'un mouvement, dans les images ou entre les mots, la réelle profondeur d'un imaginaire caustique, paré de (fausse) légèreté.

Sonorités et couleurs sucrées

D'autres niveaux de discours sont également perceptibles du côté des environnements sonore et vidéographique. Semblant déplier leur propre fil narratif, les bruits de

6. L'expression est de Serge Denoncourt. Josée Bilodeau, « Musique à bouche », *Ici*, 15 au 21 février 2007).

fond et la musique de Nicolas Basque viennent accentuer certains moments de la représentation, apportant un zeste de kitsch ou désamorçant un moment potentiellement touchant. Par exemple, dans la scène du mariage entre Donna et Carla Carla, surgit tout à coup une innommable musique de flûte de pan, sirupeuse et zamfiresque, qui suscite le rire et vient court-circuiter l'attention du spectateur. De même, l'environnement sonore dans lequel baigne le requin Mako étonne en amalgamant différents airs connus, de la chanson accompagnant la publicité du parc aquatique Marineland aux notes, reconnaissables entre toutes, du thème musical du film *Jaws*. Ici encore, le discours sonore vient perturber la poésie d'une scène particulière, saugrenue, rencontre amoureuse surréaliste entre les murs d'un aquarium.

Cet espace, comme tous les lieux évoqués dans la pièce, est magnifiquement représenté par le biais de la projection vidéo : un immense écran, où dans une eau turquoise nage une myriade de poissons, occupe la scène. C'est derrière cet écran, avec une démarche assurée et tenant un micro à la main, qu'évoque avec grâce l'improbable objet du désir de Nick. Or, si comme ici les projections concoctées par Jean-François Caissy viennent signifier un lieu – la scène demeurant vide d'éléments de décor, à l'exception de deux bancs –, les images, parfois, délient leur propre tracé narratif, semblant accompagner ou commenter l'action. Ainsi, dans le tableau intitulé « Comment arrêter de fumer », les images le disputent au dialogue : alors que Nick et Donna discutent sur une base quotidienne, la suite des jours est signifiée par un défilement de photographies kitsch tout droit sorties, dirait-on, d'un calendrier Hallmark : fleurs, hibou, petits lapins, coucher de soleil. Des images couleur jujube, qui, comme dans les tableaux plus oniriques – je pense, notamment, à la pluie de céréales Cheerios qui envahit l'écran durant « Le rêve de Barb » –, suivent une progression parallèle à celle de la parole, viennent lui faire écho ou s'entremêlent avec elle sans jamais l'illustrer totalement. Ici, l'image privilégie le décentrement, le petit pas de côté qui étonne et déstabilise. Un choix scénique qui, somme toute, est à l'avenant du texte et de la mise en scène, lesquels, par divers tours et détours, en empruntant les voies de la légèreté ou de l'ironie, confrontent la futilité contemporaine avec ses propres armes. Aussi, mine de rien, semblant effleurer les choses, ce deuxième volet du « Cycle états-unien » nous donne-t-il à réfléchir sur le temps présent, tout en distillant, ici et là, une bonne dose de plaisir. Après ce spectacle, il va sans dire que la suite du cycle est attendue avec impatience. ■



Nager en surface de Adam Bock, mis en scène par Serge Denoncourt (Théâtre de l'Opis, 2007). Sur la photo : Pierre Bernard (Nick) et Patrice Godin (le Requin). Photo : Suzane O'Neill.